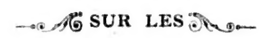
5

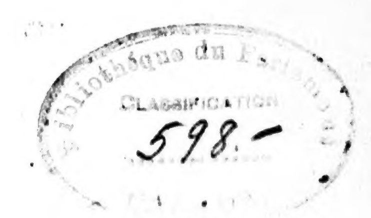
2

J. M. LeMoine.

LETTRES FAMILIÈRES



SUR LES



OISEAUX DU CANADA.



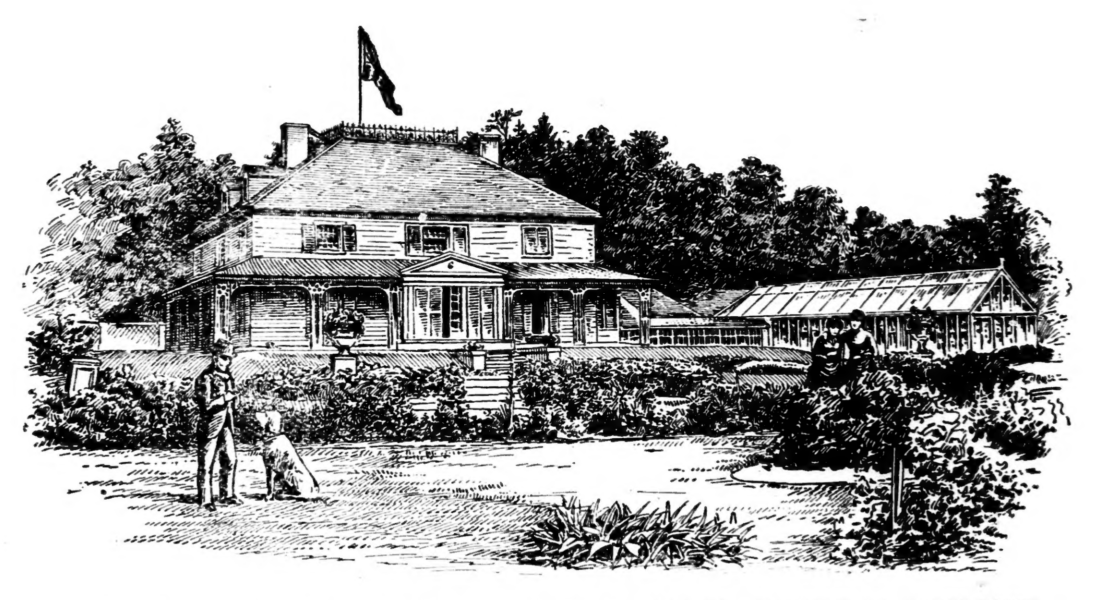
EDITEUR
RAOUL RENAULT,
No. 83, RUE MIDDLE, LOWELL, MASS.
1889.

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ANGLAISE DE

T. E. ADAMS & Cie.,

83 Rue Middle, - - Lowell, Mass.

MAXIME LEPINE, Prote.



SPENCER GRANGE, SILLERY, RESIDENCE DE M. JAMES M. LEMOINE.

NOTE DE L'EDITEUR.

L'acceuil bienveillant qu'on a fait aux "Héroïnes de la Nouvelle-France" de M. J. M. LeMoine nous a engagé à publier le présent travail du même auteur sur les oiseaux du Canada.

C'est une étude sous forme de causerie, dans laquelle M. LeMoine a su glisser quelques notes historiques en dehors du sujet qn'il traitait.

Comme le dit M. LeMoine dans une de ses lettres, l'ornithologie au Canada, est encore au berceau.

Nous ne connaissons que deux ouvrages traitant spécialement ce sujet qui est d'autant plus intéressant qu'il est dans le domaine des choses à apprendre. Ces deux études sont intitulées : L'*Ornithologie du Canada* et les *Oiseaux du Canada*, respectivement signées par MM. J. M. LeMoine et C. E. Dionne, ce dernier, taxidermiste de l'Université Laval à Québec.

La présente étude, écrite sous une forme attrayante, nous attirera, nous en sommes sûr, un grand nombre de souscripteurs.

Raoul Renault.

Lowell, Mass.,
Janvier, 1889.

A MON VIEIL AMI,

EUGENE RENAULT,

Ex-Redacteur du "COURRIER DU CANADA,"

MANOIR McPHERSON,

MONTMAGNY, CANADA.

Permettez-moi de vous faire hommage de ces pages qui traitent de nos bons amis chez le monde aîlé.

Elles ont pour moi le doux parfum de la souvenance et me redisent des lieux, des scènes, des jouissances du passé, de plusieurs de ces heures roses de ma jeunesse écoulées sous le toit du vieux manoir McPherson—votre demenre actuelle depuis bien des années.

Il me plaît de croire que le chant matinal du merle, le bruit de la cascade, l'onde du remous à truite, l'air de la montagne, l'odeur pénétrant des pins, éveilleront des échos, des souvenirs, chez un chasseur et un forestier comme vous, mon vieil ami.

J. M. LEMOINE.

SPENCER GRANGE,
Premier de l'an,
1889.

LETTRES FAMILIÈRES

SUR LES

OISEAUX DU CANADA.

(De mon jardin, à mon collègue de la Société Royale,
Wm. Kirby, Niagara—l'auteur du *Chien d'Or.*)

LETTRE I.

Les oiseaux, ce sont des baisers
Que donne le ciel à la terre;
Sur les lacs, par leur vol rasé,
Les oiseaux, ce sont des baisers.

Sillery, mai, 1888.

Très cher poète, antiquaire, romancier,

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous fis sous les pins murmurants de Rideau Hall, en présence d'un couple de ravissants tangaras écarlates, qui se jouaient dans leurs rameaux ; je vous promis à mon retour, une esquisse du monde aîlé de Spencer Grange, pour servir comme point de comparaison entre les oiseaux de Québec et ceux d'Ontario : vous me priâtes d'y ajouter les fleurs, les animaux, les insectes de ma localité.

Oh! que j'aimerais à vous ravir, pour le quart d'heure, à votre cher Niagara, à son *glas-as* solennel, et vous déposer sous les chênes antiques et les verts érables de Sillery.

Il n'est pas étonnant, cher monsieur Kirby, qu'Ontario soit fier de vous réclamer comme un de ses bardes aimés ; vos *Canadian Idyls*,

vos drames, vos poèmes (*) tout parfumés de gracieux ou de martials sonvenirs, ont prouvé que vous possédiez à un degré éminent, *l'afflatus* divin.

Aux Canadiens du vieux Québec vous êtes cher à un autre titre ; vous leur avez préparé, sous une forme légére, mais pleine d'attraits, une peinture saisissante de leur passé, dans le roman *Le Chien d'Or*, tiré à bien des éditions, traduit en notre langue par un de nos poètes les plus distingués, M. P. LeMay.

Où donc avez-vous pu emprunter l'idée de mettre en roman ces scènes émouvantes de notre histoire, ces silhouettes si originales de nos héros et de nos héroïnes canadiennes?

Est-ce dans ce fameux souterrain, sanctuaire d'horreur et de ténè-
bres, sous la mugisssante chûte de Niagara—*Cave of the Winds*,—
où le sombre bourdonnement de l'onde emprisonnée produit une
espèce de vertige?

Passons. Abordons nos amis, les oiseaux.

Vous et moi, nous voilà de retour dans nos foyers.

—Qui sait, en ce moment peut-être, le barde des *Canadians Idyls*,
—*Sub tegmine fagi*,—absorbé en méditation poétique, mesure du
regard les profondeurs de l'abîme de Niagara ; et moi j'achève ma
toilette du matin, prêt à explorer avec mes chiens FOX et RORY, en
excursion audubonienne, l'avenue circulaire et ombragée qui vous
est connue, laquelle fut nommée d'après l'illustre naturaliste qui sé-
journait en ce lieu aux jours de mon prédécesseur, M. Atkinson, en

(*) CANADIANS IDYLS:—
The Sparrows,
Dead Sea Roses,
The Hungry Year,
Stony Creek,
The Queen's Birth Day,
Spina Christi,
The Bells of Kirby Wiske,
Tre Lord's Supper in the Wilderness,
Quinehmaneh,
The Harvest Moon,
Pontiac,
Bushy Run.
DRAMAS:—
Beaumanoir.
Joseph in Egypt,
The Queen's Own.
EPIC POEM in 12 cantos:—
United Empire Loyalists.

1842. Je tiens à mentionner ce détail de toilette matinale, car c'est à cette heure seulement que je puis de ma chambre observer les bruyantes amies de Saint-François d'Assisses, les hirondelles, voltigeant à qui mieux mieux et gazouillant à nous étourdir autour de l'orifice d'une boîte ou coupe renversée, clouée sous le rebords du toit, nid artificiel en grès, emporté d'Europe par mon voisin le colonel Rhodes, un de ses dons prisés.

Six hirondelles, en ce moment, s'en disputent la possession, ou du moins vont tour à tour se coller à l'orifice, et y jeter un regard de convoitise. Le local est calqué pour un seul ménage.

Je les écoute et je suis tenté de m'écrier avec le saint homme : "Chantez, chantez, mes sœurs ; priez avec moi le Seigneur !"

Pourquoi, ces allègres messagères du printemps, à la fin d'avril, en mai, en juin, envahissent-elles, dès l'aube, les abords de mon toit, s'absentent-elles pendant la chaleur du jour ? Sont-elles toutes des prétendantes au nid du Col. Rhodes ? ou bien, des visiteurs au nouveau ménage déjà installé ? des individus domiciliés dans les compartiments de la petite église *Free Church*, que je leur ai fait ériger, au haut du mai voisin, percée pour au moins douze ménages ? Mystère ! Ni saint François d'Assises, ni Audubon ne sauraient l'éclaircir. Mais est-ce que l'existence entière de l'oiseau n'est pas un mystère perpétuel ?

Chez nous, l'hirondelle bi-colore *White bellied Swallow*, prend possession d'ordinaire, à la Saint Georges, de la maisonnette que nous lui préparons.

J'attends sous peu une autre espèce, les "martinets des cheminées" *chimney swift.* Deux cheminées pendant l'été, par l'absence de la fumée, se trouvent mises à leur disponibilité et ils ne se font pas prier pour accoler à leur intérieur, comme qui dirait, un hamac de petites branches entrelacées et "liées entre elles avec une espèce de glu fournie par l'oiseau même", et d'où les jeunes sont quelquesois déplacés par de forts orages de pluie. Cette jeunesse jaseuse et indisciplinée prendra ses ébats, dès que la nature lui aura donné des aîles pour sillonner la plaine des airs.

L'amour du monde aîlé a été de tout temps l'apanage des sages, des philosophes et des gens bien doués.

Voici ce qu'en pensait une spirituelle Française :

"Madame de Tracy se prit d'une admiration vive pour monsei-

gneur Dupanloup, évèque d'Orléans, qu'elle estimait déjà beaucoup, parce qu'il aimait les rossignols." Elle ne se fait aucun scrupule de vouer aux gémonies le prince de l'éloquence latine, Cicéron, qui un matin où la gente aîlée l'éveilla peut-être trop tôt, en avait médit. Elle préconise, à bon droit, le goût éclairé d'un ancien sage d'Orient du nom de Satte qui s'était écrié : "Au printemps, quand les oiseaux commencent à chanter, ils s'écrient dans leur langage mélodieux : Ah ! que les femmes sont jolies !" Satte était évidemment un homme d'esprit.

Il serait peut-être superflu, de ma part, de prétendre vous renseigner vous, amateur de vieille roche du monde aîlé, des étranges théories conçues par les naturalistes anciens sur les migrations des amis de Saint François d'Assises.

On a cessé de prétendre avec le savant évêque d'Upsal, Olaüs Magnus, que les hirondelles hivernent en pelotons, au fond des lacs. Sans en être trop certain, l'ont croit qu'elles vont passer les 'fêtes' de Noël en Afrique, au Sénégal, ou sous les tropiques, pour revenir faire acte de présence ici, la température étant propice le 23 avril, jour de la St. Georges, par esprit de loyauté sans doute envers la Reine.

En tout cas, plus d'une fois, j'ai été tenté de faire comme ce cordonnier de Bâle, devenu légendaire, qui, ayant pris à sa fenêtre une hirondelle et lui ayant attaché un collier portant l'inscription qui va suivre :

Hirondelle
Si fidèle,
Dis-moi, l'hiver, où vas-tu?

reçut le printemps suivant la mémorable réponse :

Dans Athènes,
Chez Antoine.
Pourquoi t'en informes-tu?



LETTRE II.

SILLERY, mai, 1888.

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées;
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux,
Où je les élevais parmi les mousses vertes.
Plus tard, je leur laissais les fenêtres ouvertes.
Ils ne s'envolaient point, ou s'ils fuyaient aux bois,
Quand je les rappelais, ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi longtemps nous nous aimâmes.
(*Les Rayons et les Ombres.*)

Voilà comment Victor Hugo, " notre illustre maître," comme dirait notre ami Fréchette, résumait les années premières, parfumées de jeunesse et d'espérance, d'un ami des oiseaux.

Continuons notre thème ornithologique.

Commençons par les rudiments de l'existence des espèces aîlés chez nous : leur migration printanière. Ceci nous fournira l'occasion de donner la date précise de l'arrivée de celles qui nous sont les plus familières, à Sillery.

Je crois vous entendre vous écrier : " Mais d'où nous viennent ces émigrants? Où ont-ils passés le long, le rude, le froid hiver? "

Question bien plus facile à poser qu'à résoudre, excepté pour l'hirondelle du cordonnier de Bâle. La savante école moderne, les naturalistes Allen, Couës, Ridgway, Brewster, Meriam et consorts, hissés sur les épaules des courageux pionniers Richardson, Viellot, Pennant, Audubon, Bonoparte, Wilson, etc., ont, sans aucun doute fait jaillir des flots de lumière sur bien des points obscurs et chers aux ornithologistes, sur la variété des espèces, leurs parcours, les mystérieux voyages que les oiseaux entepennent, printemps et automne.

Il reste cependant bien des secrets à pénétrer sur ces matières.

Notre laborieux collègue, le professeur Sylwin et ses géologues auraient bien tort de croire que leurs rapports sur l'exploration géologique nous donnent le dernier mot sur les sciences naturelles en Canada. Ne l'oublions pas — je le proclamerai sur les toits s'il le faut —la zoologie au Canada, dans toutes ses branches, est encore au berceau, et l'ornithologie dans un état plus que précoce.

Je l'ai dit dans la préface à l'*Ornithologie du Canada*, publiée en 1870. J'aime à croire que l'institution fondée en 1852, sous les auspices de l'évêque Laval, a fait bien des progrès depuis cette date. Son taxidermiste, M. C. E. Dionne, a même publié un traité qui devrait combler bien des lacunes. Remercions-le.

Revenons à la grande migration printanière des oiseaux. Nous savons que bon nombre de nos visiteurs aîlés, après l'incubation, nous quittent chaque année en août, septembre ou octobre,—les uns, isolement, d'autres, par couples, probablement comme ils nous arrivent; ceux-ci, par petites bandes: les sezerins, les merles, les grives, les alouettes de Virginie (*ortolans*); ceux-là, comme les sanderlings, par bandes compactes, tandis que les oies sauvages et les oies à cravate, (*les outardes*), partent en majestueux escadrons triangulaires.

L'Amérique Centrale, les Antilles, les récifs des Bahamas, voilà, sans doute, le terme de leurs courses automnales.

Dès que les soleils fécondants d'avril auront fait remonter la sève à la cime des merisiers et des érables: dès que la tiède et vigoureuse haleine de mai aura restauré la vie à des myriades d'insectes et les petits mammifères, assoupis sous terre ou dans leurs tanières, les harmonieux exilés de l'automne précédent, alertes, rajeunis, gonflés d'espoirs et de mélodie, viendront voltiger, gazouiller au sein des prés, aux parterres de nos jardins, — faisant la moue, tirant l'aîle et étalant pompeusement au soleil levant leurs coquettes allures printanières, leur brillant costume nuptial.

Dans certaines familles, la *grande demande* a été faite et agréée, le mariage est même conclu. Chez d'autres, l'époux seul est à son poste, chantant gaiement, — il est vrai, — mais prêt à assumer sa part de responsabilité dans le futur ménage; madame, vêtue modestement, bonne ménagère bien plus qu'artiste ou virtuose, arrivera seule et sans trompette la semaine suivante: tel en agit le *goglu*, l'ortolan du riz.

Pour éviter la griffe de l'émérillon, de la buse, du faucon, de l'aigle, il serait sage de voyager pendant l'obscurité. Ce sera donc pendant "les horreurs d'une profonde nuit," que bien des espèces se mettront en route, comme mesure de prudence sans doute.

Dociles à un instinct invariable, se ressouvenant du passé, de ses joies, de ses alarmes, rayonantes de santé, elles prendront leur essor, en haut des airs, voguant au-dessus des incommensurables prairies de

l'ouest, des vallons solitaires, des passes altières des monts, divaguant de temps à autre afin de contourner quelque pic "coiffés de nuages," ou afin de suivre le cours des fleuves, des bras de mer, pour revenir prendre possession du récif, de la plage plantureuse, du pré verdissant, du bois ombragé de l'année précédente, ou pour aller nicher comme par le passé au verger, dans la fourche du vieux pommier, sur la maîtresse branche du grand orme de la commune, dans le creux du rocher, dans la rive sablonneuse ou au réduit mignon que la main de l'homme leur destine.

Que de guet-apens, que de périls sont semés le long de cet aventureux voyage qui se répète semi-annuellement? Nos mers intérieures, nos grands lacs, il leur faudra bien les franchir, de jour aussi bien que de nuit, une fois lancés sur l'aîle des vents. Impossible aux tribus émigrantes de prévoir les éventualités de la route.

Une averse torrentielle, — un *blizzard*, — l'ouragan s'abattra sur leurs mouvantes colonnes, la surface du lac ayant repris son calme présentera un spectacle navrant : les gracieux flocons de plume lisses, brillants hier, deviendront le lendemain de ternes, de tristes cadavres, des souverains découronnés. La science constate plus d'un semblable désastre.

D'autres dangers non moins réels menacent les touristes aîlés, pendant leurs excursions annuelles, lorsqu'ils longent les côtes de l'Océan ou le littoral de nos lacs. Les phares destinés à signaler au marin les écueils, deviennent pour la gente aîlée des objets périlleux à l'extrême. Chez l'oiseau comme chez la femme, la curiosité joue un rôle prédominant. Lui aussi, paraît-il, veut tout savoir, tout connaître, comme les filles d' Eve.

Nos voyageurs, cinglant sans boussole pendant l' obscurité, au haut des airs, vers le sol hospitalier du Canada, rencontrent en côtoyant les grands lacs, sur notre beau fleuve, les phares érigés par le département de la marine. De loin, le disque resplendissant les attire, les magnétise, les mystifie ; c'est vrai, ça ressemble à la lune. Les pauvres rôdeurs de nuit s'y méprennent ; la curiosité les aveugle et comme Icare, désireux de s'approcher de trop près du globe lumineux, ils se frappent la poitrine au verre poli du phare et y trouvent un horrible trépas. (*)

(*) M. Babin, gardien du phare vis-à-vis St. Jean Port-Joli, après des soirées brumeuses du printemps a souvent trouvé la plate-forme du phare jonchée de cadavres d'oiseaux tués ou blessés qu'il restaurait à la vie avec un peu de soins.

Le lendemain, le gardien désolé ramasse sur la plate-forme de son réverbère des centaines de pinsons, de grives, de moucherolles, d'espèces aquatiques, tous morts ou mourants. Autre mystère. Pour bon nombre d'individus, la route pour retourner aux quartiers d'hiver n'est pas celle adopté aux jours radieux d'avril ou de mai. Ceci paraît inconstable.

Chaque printemps, depuis vingt-huit ans que je séjourne à Sillery, j'ai noté l'arrivée de la grande bande de merles qui font étape chez moi, en se rendant à la baie d'Hudson, sans doute, où le naturaliste Richardson les a vus en si grand nombre.

Ils sont généralement accompagné d'une demie douzaine ou plus de gros oiseaux noirs à reflets bleus-verts : les mainates pourpres, *crow black bird*. Le cri des mainates pour ne pas dire leur chant, vous fait l'effet du grincement de la roue d'une brouette non graissée ; nos amis les merles les endurent malgré leur cacophonie.

Les merles s'établissent d'abord au point du jour sur les cimes de deux massifs d'érables, au milieu d'une prairie arrosée par le ruisseau Belle-Borne ; sifflant, gazouillant, *turlututant* à vous étourdir. Vers sept heures, l'appétit leur vient ; le groupe entier, une couple de cents, se répand sur la prairie en quête de vermisseaux ; on expédie des éclaireurs à Spencer Wood, sans doute pour s'assurer si le maître de céans est ou non un ami de la gente aîlée, et s'il n'y a pas de risque à se faire fusiller comme intrus. On accepte l'hospitalité toutefois, avec mesure ; car il y a une bien plus grande attraction sur mon domaine : un étang et un limpide ruisseau pour le bain soir et matin.

Je ne puis tout vous dire aujourd'hui sur cette phase mystérieux de l'existence de l'oiseau : la migration. J'y reviendrai. Je clorai mon bulletin par un extrait de mon journal ornithologique :

ARRIVÉE DES OISEAUX LE PRINTEMPS À SILLERY.

Corneilles, 1er mars ;
Le Nivrolle de Wilson, 10 avril ;
Le Pinson chanteur, le *rossignol*, 15 avril ;
Le Rossignol de guéret, 15 avril ;
Les Pies, 15 avril ;
Le Pinson pourpre, 20 avril ;
Le Pinson domestique, (*socialis*) 20 avril ;
Les Hirondelles, 23 avril ;
Les Merles en bandes, 28 avril ;
Les Grives solitaires, 29 avril ;
Les Grives de Wilson, 1er mai ;
Le Ministre, 1er juin.

La température, chaude ou froide, hâte ou retarde le retour de nos amis.

LETTRE III.

SILLERY, Juin, 1888.

Je vous signalais, naguère, le retour de nos martinets de cheminée. Eh bien ! demain peut-être, satisfaits de leur exploration du local, ils seront prêts à accrocher le hamac nuptial aux parois intérieures de nos cheminées, dociles, comme par le passé, à leurs instincts ou à la mémoire des lieux qui les ont vus naître. Je les ai vus, hier, descendre de la nue et s'engouffrer comme un trait dans l'orifice de nos cheminées, allègres et bruyants.

Mais, où donc nichaient-ils au temps de Jacques-Cartier, avant qu'il fût question de cheminées?

Avec votre permission, je hazarderai une hypothèse. Plus de sept décades après, à l'ère de Champlain, quand se construisit l' "Abitation" et ses cheminées, les martinets, s'ils venaient ici comme touristes d'été, se décidèrent à s'établir comme colons.

Les martinets, du reste, comme bien d'autres membres de la grande famille aîlée, ont, eux aussi, leurs secrets : leurs intimes parmi les humains réussisent quelques fois, à force d'observations, à leur en ravir quelques-uns.

C'est ce qui me donnera occasion de vous présenter à un mien ami qui, depuis bien des années, a dû être au mieux avec les hirondelles et la classe ornithologique en général : M. F. Lescuyer, de Saint-Dizier, un des ornithologues les plus accrédités de France, et mieux encore, un philosophe chrétien : ce qui moins est commun aujourd'hui. Il en sait long, celui-là, sur ces chers amis, les oiseaux. Lescuyer a exploré en tous sens la fertile vallée de la Marne, ses prés, ses côteaux ses forêts, scrutant à toutes les heures du jour et souvent de la nuit le va-et-vient de la tribu aîlée. La France ne lui a pas ménagé les honneurs ni les diplômes. Lescuyer était plus que savant ; il etait un philanthrope, l'ami du moissonneur, de l'homme des champs, s'étudiant à améliorer le sort de l'agriculteur, en lui faisant connaître les oiseaux utiles à son exploitation pour éliminer, détruire les insectes nui-

sibles à l'agriculture, — épurateurs envoyés de Dieu et qu'il faut protéger.

Lescuyer a fait pour la France ce que la nouvelle école, les éminents naturalistes (*field naturatulists*) du jour, font en ce monent pour les Etats-Unis avec l'appuie d'une vaste organisation dirigée par le savant ornithologue Hart Meriam,— subventionnée par l'Etat au montant de $15,000 par année. Ils explorent du Labrador à la Floride, le continent entier en quête de renseignements touchant les insectes nuisibles aux moissons, aux arbres, aux légumes, aux fruits, et notent la présence de leurs ennemis naturels, les oiseaux insectivores.

Grâce à l'obligeance de M. Lescuyer, j'ai par devers moi toute une série de ses remarquables volumes. Je vais, ce jour, vous offrir quelques échantillons de leur contenu, les passages qui ont rapport à deux variétés d'hirondelles qui nous sont bien connues :

"Quel beau rève que celui d'étre hirondelle, avoir des journées de plus de quinze heures chacunes, passer les deux tiers du temps et plus à voler, faire plus de six kilomètres en un jour, au-dessus des plus beaux paysages, c'est-à-dire nager, se balancer et se bercer dans dans les ondes de l'espace, et tout cela, pour chasser. Etre reçue dans les maisons comme une amie, chez les grands seigneurs ainsi que dans les plus modestes familles : aller, quand l'hiver arrive, continuer ses chasses dans toute l'Afrique.

"Emporté comme par l'ouragan, pourrait-elle chanter aussi bien que l'alouette ? Non ; mais son chant c'est son vol, c'est la voluptueuse harmonie de ses ondulations, les jubilations d'une danse aérienne. Parfois, en papillottant quelques instants, elle reste presque en équilibre, alors elle trône en planant.

"Mâle et femelle ont leur note de chasse, moins fortes et plus douces que celles du martinet : petits cris qui éclatent dans les airs, attirent notre attention, et nous font assister à la croisade de ces gracieux éliminateurs.

"Le mâle est heureux de répéter son aimable refrain près de son nid, sur la maison qui l'abrite, sur l'arbre du jardin voisin, surtout au soleil levant.

"Le gazouillement de l'hirondelle est doux, gracieux, et finit par une note élevée d'une quinte tenue plus longtemps que les autres et d'une très-énergique expression de bonheur.

"Un cultivateur me disait un jour : "Pendant ma maladie, com-

bien je me plaisais à écouter le tendre gazouillement des hirondelles ; tout ce qui va au cœur est si bon quand on souffre."

" Lecteurs qui cheminez près de ce château, quelles notes éclatent au-dessus de vos têtes ? Est-ce une parole ou un chant ? On a bien le temps vraiment d'y penser. Une bande de martinets est passée comme la foudre. Leurs cris stridents, c'était le vacarme du traqueur, le hourra du sauvage, la fanfare de l'hallali; un cri de chasse et de joie.

" En cette charge incomparable qui vient de fondre dans les airs, combien de nos ennemis, —les insectes aîlés,— n'ont-ils pas succombé ?

"En grand nombre et paisiblement réunis à l'abri des murs et des arbres, ils dressaient peut-être avec bonhenr une statistique des fruit les plus mûrs ; mais effrayés, ahuris, ils ont pris le large et ont disparu dans le bec des martinets. Etre pris, enseveli,enfoui et même digéré, tout cela n'a pris qu'un instant. L'insecte n'a pas eu le temps de s'en apercevoir. Quelle mort plus douce pouvait-il désirer ?

" Quand ces cris impétueux, étourdissants, éclatent sur votre tête, applaudissez ; c'est la police qui fait sa ronde dans l'espace et sous les nuages ; ce sont les éliminateurs de nos ennemis les moins visibles et les plus insaisissables ; c'est une fanfare de louvetiers de l'air.

" Ainsi qu'on le sait, les martinets noirs aiment à se réunir pour chasser. Chaque jour ils accourent au rendez-veus, là surtout où il y a de gros bataillons d'insectes......

" L'insecte passe-t-il d'arbre en arbre, de massif en massif, de maison en maison pour éviter les dangers d'une longue traversée, s'élève-t-il au contraire pour se faire pousser comme un ballon par le vent, il n'échappe pas à ces infatigables chasseurs à courre, à cor et à cris. Une fois rentré dans son trou, le martinet gazouille.

" Au 15 juin, les martinets se lèvent à 3.40 heures et se couchent à 8.30 heures, donnant ainsi dix-sept à leur industrie d'émoucheur. Ils mangent, et si, pour la sieste ou pour toute autre chose, ils prennent quelques instants de repos pendant la journée, ils se multiplient d'autant plus le matin et le soir. C'est alors que de leurs cris les plus perçants ils effraient et mettent en mouvement, pour les happer, les insectes de nuit et de jour que le sommeil engourdit déjà ou qui se réveillent à peine. Ce sont les heures des hourras frénétiques et des plus joyeux hallalis."

Telle Lescuver nous peint l'hirondelle de France : sa sœur lui ressemble en tout point au Canada.

LETTRE IV.

SILLERY, Juin, 1888.

"Voix ailées, voix de feu, voix des anges; émanations d'une vie intérieure, supérieure à la nôtre, d'une vie voyageuse et mobile qui donne au travailleur fixé sur son sillon des pensées plus sereines et le rêve de la liberté."

(L'OISEAU, MICHELET.)

Le Reveil des Oiseaux.

Une radieuse matinée de juin,—la veille de la St Jean-Baptiste,—il y a de cela plusieurs lustres, éveillé par le concert matinal des oiseaux, je me redisais, instinctivement peut-être, une des strophes harmonieuses, alors récemment écloses de mon regretté camarade de collège, Octave Crémazie :

Salut, ô doux printemps!
La voix fraîche et sonore
De l'oiseau dans les champs
Au lever de l'aurore,
Annonce ton retour;
Tu parais, et la terre
Dans un long cri d'amour,
Te chante et te venère.

Voilà bien, me suis-je dit, l'accent du poète au réveil de la nature.

A l'Orient, les premiers feux du jour, réflétés en luxuriante tapisserie d'or et de saphirs, se déteignaient sur les verdoyantes chevelures des pins de Spencer-Wood, mes vieux voisins, qui, depuis un temps immémorial, prêtent leur ombrage hospitalier à l'avenue majestueuse, au bas de la piazza du château, en gagnant vers Samos.—Samos, au siècle dernier, était le coquet castel d'un prélat distingué, Mgr Dosquet; plus tard, l'honorable Wm. Sheppard y érigeait une radieuse villa, où feu M. James Gibb lui succéda. La site sert maintenant de nécropole aux fils de St Patrice.

Qu'ils sont beaux nos érables du Canada, avec leurs vertes couronnes, en juin ! Qui trouvera le secret de les soustraire, le jour de la fête nationale, aux assauts impitoyables des farouches patriotes de nos

faubourgs, les cabaretiers, charcutiers et autres industriels. Eux aussi, ils veulent payer leur tribut à la patrie, et pour décorer la façade de leurs cabarets et de leurs échoppes, ils immolent par centaines, pour en avoir les feuilles et les rameaux, l'emblème chéri du Canadien. Hélas ! pas même le loyal père de l'arboriculture, Henri Gustave Joly de Lotbinière, ne saurait protéger sa progéniture forestière!

La fraîche haleine du matin pénétrait par la croisée entr'ouverte, chargée du parfum suave du lilas. La double haie de lilas, d'églantiers, d'épine-vinette dans mon jardin n'était alors d'un bout à l'autre, qu'une guirlande odoriférante, blanche, lilas, rose. Flore, il est vrai, n'avait pas encore entièrement déclaré sa suprématie, à cette date de l'année. Bien que les tulipes, les lis, les violettes tiraient déjà sur leur déclin, quelques roses hâtives, condamnées à ne survivre que l'espace d'un matin, laissaient défaillir leurs pétales carnées.

Les balsamines, les iris, les pivoines rouges, roses, blanches, panachées, odorantes, étaient en pleine floraison. Platon eut pu y puiser une panacée pour ses maux, comme au temps du médecin Poçeon.

Le silence, à cette heure, eut été oppressif et fatiguant, si mon oreille n'eût de temps en temps entendu des sons familiers, portés sur l'aîle des zéphirs : le roulement saccadé d'une locomotive dans le lointain, le train de nuit (le train des bœufs comme l'on dit à la campagne) entrant à la gare de Lévis, le sifflet aigü d'un vapeur-côtier chargé de produits pour le marché du jour, le signal pour demander un pilote donné en rade par un des colosses de la ligne Allan, se hâtant de passer outre, vers Montréal, plutôt que de faire escale ici comme par le passé. Bientôt résonnèrent les salutations matinales, que les roquets de Bergerville échangeaient avec les terreneuves de Spencer Wood et le fidèle gardien de mon logis, le *Saint Bernard* Wolfe, dont la grosse voix résonnait comme celle du bourdon de Notre-Dame.

Il y avait dans les champs, sur les près, sous la charmille, au haut des pins et des chênes, un concert ornithologique, dont le *crescendo* devenait assourdissant, à mesure que l'astre du jour se dégageait de sa couche nuptiale, comme un époux radieux. Notons la présence de quelques-uns des virtuoses. D'abord, on entendait la voix retentissante du chef d'orchestre : un merle superbe, perché à la plus haute branche d'un merisier. Le ménestrel, sans doute pour charmer les

longues heures de l'incubation pour la belle pondeuse, au pommier voisin, lui chantait une de ses plus fraîches ritournelles.

Un son métallique, vibrant, comme la note du hautbois, m'arrivait par intervalles régulières de la cime d'un bouleau ; c'était l'hymne matinal de la grive solitaire.

Un *ministre*, dans un vieux chêne, faisait miroiter au soleil son manteau d'azur, sous certains aspects, bleu comme l'indigo ; d'où lui vient son nom anglais *Indigo Bird*. Un modeste mais mélodieux pinson, notre rossignol, faisait entendre d'un buisson voisin sa tendre chansonnette ; le grand moucherolle huppé (*Great crested Fly Catcher*) qui revient depuis trois ans chaque été à nos bois, lâchait de temps à autre, un cri rauque qui n'était pas sans agrément : le Vireo aux yeux roux, (*Red-eyed Vireo*), barde mélancolique des grands bois, de mai à septembre, remplissait son rôle obligée dans le concert matinal, que le va-et-vient d'une bande de corneilles, harcelées par des tityris belliqueux (*le moucherolle-Tyran*) gâtaient un tant soit peu par leurs clameurs intempestives. Le Pinson à poitrine blanche (*Pennsylvannicus*) sonnait de son bruyant clairon, sifflement qu'il répète la nuit aussi bien que le jour. Le Niverolle de Wilson, la *Nonne*, avec son costume couleur d'ardoise, blottie dans la charmille,—l'on dirait d'une *religieuse*, en demi-deuil,—égrenait son petit chant sec et nous laissait tout juste le temps de la voir, avant de s'enfoncer sous la charmille : *fugit ad salices et se cupit ante videri*, comme la bergère de Virgile.

Deux geais bleus, passèrent au-dessus de ma tête, en poussant quelques notes stridentes et au même instant un couple de Pies aux aîles dorées (*Golden winged Woodpecker*), précurseurs de la pluie et connu des Anglais sous le nom de *Rain Fowl*, nous répétaient à tue-tête : "Pluie ! Pluie !" Assez pour aujourd'hui.

Prochainement je vous entretiendrai de bien d'autres constants amis que le printemps nous amène.



LETTRE V.

SILLERY, Juin, 1888.

> Le chant c'est le sublime dans le beau, parce qu'il est l'expression de la foi, de l'espérance et de l'amour, c'est la fleur sur un cimetière, l'étoile au milieu de la nuit, une voix amie dans le désert, un prélude des éternelles harmonies.
>
> LESCUYER.

La classe des oiseaux possède plusieurs avantages sur celle des quadrupèdes et celle des poissons.

Son organisation lui présage une toute autre destinée. Ses ailes lui donnent en apanage les plaines du ciel aussi bien que celles de la terre. Le mystérieux instinct de la reproduction, le changement alternatif des saisons, en la poussant d'une contrée à l'autre, de l'équateur au pôle, et *vi e versa*, lui assurent une existence variée, mobile, aérienne, indépendante, accidentée, mieux remplie

Tandis que le cétacé s'enfonce, silencieux avec son triste nourisson, sous les glaces du pôle; que le serpent rampe en sifflant; que le lion remplit de ses rugissements les affreuses solitudes de l'Afrique; le rossignol d'Italie, le roi du chant, contera langoureusement ses peines aux échos de la nuit; l'allègre alouette, le gloire de la France, bercée sur un rayon de l'aurore, immobile au haut des airs, laissera descendre sa divine canzonetta; le moqueur de Virginie, artiste incomparable, éblouira son auditoire par son talent d'imitation. Parmi les êtres crées que les rôles sont différents!

Les espèces chantantes sont donc des créatures prévilégiées. Elles ont en partage quelques étincelles de plus du feu d'en haut: ce sont les poètes du monde aîlé. Suaves ménestrels, messagers du printemps, salut!

Les Romains faisaient grand cas de ce don de la mélodie chez les oiseaux: le rossignol blanc de l'impératrice Agrippine avait coûté 6,000 sesterces ($3,000). "Ce prix exhorbitant, dit Toussenel, ne serait encore que la moitié de la valeur courante des bons rossignols

au Japon. Les historiens rapportent que la passion des rossignols était endémique dans la famille des Césars, et que Drusus et Britanicus, fils de Claude, possédaient plusieurs de ces oiseaux qui savaient plusieurs langues et parlaient indifféremment le latin et le grec. Conrad Gressner a raconté aussi sérieusement l'histoire de deux rossignols de Ratisbonne qui avaient l'habitude de raconter en allemand, la nuit surtout, ce qu'ils avaient entendu dire autour d'eux pendant le jour. J'ai peine à admettre que tout soit vrai dans ces récits."

Le moqueur d'Amérique se vend quelques fois cher: cent piastres pour un bon chanteur est un prix assez commun. Quelques individus spécialement doués ont été payés jusqu'à deux cents piastres. La description du moqueur a fourni à Audubon un de ses tableaux ornithologiques les plus animés. Que de beaux traités ont vu le jour sur la prérogative du chant chez les oiseaux! MacGilvray, Sweet, Reenie, Montague, Bewick, Broderip, en Angleterre, ont écrit d'admirables dissertations sur le ramage des grives, des merles, des bouvreuils, des chardonnerets, des alouettes de la Grande Bretagne.

L'hon. Daines Barrington, un esprit très sérieux, dans les *Philosophical Transactions* pour l'année 1773, propose divers plans pour améliorer la voix de certains oiseaux en combinant avec leur harmonie propre les notes d'autres espèces, retenue en cage dans le voisinage. Cette thèse plus tard,—en 1800,—était traitée en sens contraire par Herr Gainborg, un savant de Copenhague. On peut modifier le chant des oiseaux en état de captivité, c'est admis; mais ce qui l'est moins, c'est qu'il soit possible, ou désirable même, de perfectionner de la même manière les notes des oiseaux restés sauvages.

"La mélodie des oiseaux, dit Broderip, s'adresse au cœur de tous. Qui nous dira la cause première qui, à la saison des feuilles, communique aux buissons, aux rochers, aux ruisseaux, ces voix harmonieuses qui nous enchantent? On a beaucop disserté sur ce mystère. L'examen des opinions émises, aidé de notre expérience personnelle, nous porterait à croire qu'à cette saison, c'est l'amour et l'esprit de rivalité qui, chez les animaux, sont les deux principaux mobiles; bien que nous n'irions pas jusqu'à nier qu'un oiseau ne puisse chanter de gaieté de cœur, en revisitant les lieux chéris, le berceau qui l'a vu naître, un doux pays plein de subsistance.

"En Angleterre, l'époque des amours est incontestablement le signal de l'harmonie chez la gente emplumée.

"The Isle is full of pleasant noise,
"Sounds and sweet airs that give delight."

"Cette période du chant, on peut la limiter à dix semaines, pour la plupart de nos oiseaux sauvages. Mais il n'y a pas de règle sans exception. Nous avons souvenance d'une grive, d'un gosier sans pareil, qui a prolongé sa mélodie jusqu'à une époque avancé en septembre; et pourtant nous ne pûmes lui découvrir une compagne. Le *robin* chante dans nos jardins, en automne, longtemps après avoir couvé, et plusieurs oiseaux en volière, si on en a bien soin, chanteront la plus grande partie de l'année."—*Zoological Recreations.*

Les oiseaux ont un langage commun pour se communiquer leurs désirs, leurs besoins.

Chez eux, la joie, l'amour aura ses accents, aussi bien que la tristesse le courroux, l'effroi. C'est en imitant ces divers cris, que le perfide oiseleur trouve le secret de les faire tomber dans ses embûches meurtrières. A quelques exceptions près, le don de l'harmonie est réservé aux mâles; dans une cage de cent serins mâles, la femelle la plus vive, la mieux douée, se choisira l'artiste le plus accompli, celui dont le ramage lui va le plus au cœur.

Dans l'éducation musicale des serins, des chardonnerets, des merles, des bouvreuils, on emploie ordinairement ce qu'on appelle serinette: l'air se répète aux mêmes heures, avant ou après le repas, et le captif n'entend jamais d'autre musique; la voix de ses semblables lui est interdite; on commence la leçon dès qu'il est sorti du nid. Quand aux perroquets, corbeaux, etc., on se contente de leur apprendre à siffler ou à imiter la voix humaine. Certains oiseaux sauvages chanteront pendant le jour: quelques-uns, en petit nombre, chanteront la nuit. La majorité attend le lever ou le coucher du soleil pour monter leur orchestre.

D'après Syme, le chant des oiseaux se divise en six parties:

Premièrement, l'appel du mâle, au printemps:

Deuxièmement, la note de défi;

Troisièmement, la douce, mélodieuse et tendre cantate de l'amant;

Quatrièmement, le faible cri de la peur, quand le danger menace le nid;

Cinquièmement, le cri d'alarme, provocateur, quand l'oiseau de proie se montre;

Sixièmement, la note du père et de la mère, pour communiquer avec leurs jeunes, le cri des jeunes.

A quoi il faut ajouter le gazouillement familier du mâle, quand il donne à manger à la femelle sur le nid.

L'hon. Daines Barrington remarque "que certains passages de la voix des oiseaux correspondent avec les intervalles de la gamme musicale, mais que la plus grande partie de cette chanson n'est pas susceptible d'annotation, parce que, premièrement, la rapidité des sons est souvent si grande, si capricieuse, qu'il est impossible d'en faire une strophe musicale ; secondement, parce que le diapason de la plupart des oiseaux est plus élevé que les instruments les plus complets ; troisièmement, parce que les repos, dans le chant, sont si minimes, que leur étendue ne peut être mesurée avec les intervalles de notre octave musical." Sans vouloir suivre ce profond naturaliste dans toutes ses observations intéressantes, nous croyons devoir transcrire la table suivante qu'il a préparée, pour évaluer le mérite comparatif des meilleures espèces chantantes de la Grande-Bretagne :

Le chiffre 20 indique le chiffre de la perfection absolue.	Douceur.	Vivacité.	Mélancolie. *Plaintiveness.*	Étendue.	Exécution.
1. Rossignol (Nightingale)	19	14	19	19	19
2. Fauvette à tête noire (Black Cap)	14	12	12	14	14
3. Alouette des champs (Sky Lark)	4	19	4	18	18
4. " des bois (Wood Lark)	18	4	17	12	8
5. " Pipi (Tit Lark)	12	12	12	12	12
6. Linotte	12	16	12	18	18
7. Chardonneret (Goldfinch)	4	19	4	12	12
8. Pinson (Finch)	4	12	4	8	8
9. Grosbec Verdier (Green Finch)	4	4	4	4	6
10. Grive (Thrush)	4	4	4	4	6
11. Merle (Black Bird)	4	4	0	2	2
12. Rouge-Gorge (Robin)	6	16	12	12	12
13. Troglodyte (Wren)	0	12	0	4	5
14. Fauvette d'hiver (Hedge Sparrow)	6	16	12	12	12
15. Ortolan de Roseau (Reed Sparrow)	6	0	6	4	4
16. Tarin (Siskin)	2	4	0	4	4
17 Sizerin (Red-Poll)	0	4	0	4	4

LETTRE VI.

SILLERY, Juillet, 1888.

Le Chant des Oiseaux.

Le chant de l'oiseau est l'efflorescence du cœur, l'exaltation des joies les plus nobles, la proclamation des grandeurs de la création, et de la haute destinée de l'homme, puisque ces merveilles existent pour lui.

LESCUYER.

Il faudrait être plus que myope pour ne pas s'apercevoir que l'homme, le fier roi de la création, n'a pas à lui seul le monopole des poètes, des artistes, des voyants. Le don divin de l'harmonie, l'inestimable privilège du chant, de la mélodie, de la prescience a en effet été libéralement départi à la grande famille aîlée ; elle aussi a ses Pindare, ses Orphée, ses troubadours, ses virtuoses, ses voyants.

Ma dernière vous marquait les savantes théories de Beckstein, sur le talent musical des espèce aîlées. Je vous citais même le curieux tableau d'intonation musicale de l'ornithologue anglais, Daines Barrington. Eh bien ! un éminent naturaliste français, M. Lescuyer, a préparé un travail semblable mais plus complet, pour les oiseaux de France. Il y décrit de main de maître, le chant, cette merveilleuse faculté de l'oiseau, avec la même précision que l'honnorable Daines Barrington.

Un habile écrivain de Washington, M. John Bourroughs, dans de nombreux volumes (*) recommandés par un rare atticisme de langage, s'est étudié à nous peindre les mille et une nuances du chant de nos oiseaux d'Amérique.

(*) *Wake Robin*, Cambridge, THE RIVER SIDE PRESS.
Pepacton, - - - - - - - - -
Locusts and Wild, - - - - - - -
Honey, - - - - - - - - - - - -
Birds and Poets, - - - - - - -
Winter Sunshine, - - - - - - - -
Fresh Fields, - - - - - - - - - -

L'examen des tables par Lescuyer, du chant de l'arrivée, du départ, etc., des oiseaux de France, nous mènerait trop loin.

Je me contenterai de vous servir, pour aiguiser votre appétit, quelques friands morceaux, une analyse à vol d'oiseau des théories émises par ce bon et savant M. Lescuyer, dont une lettre cachetée en noir m'apprenait récemment la mort, prématurée pour la science, et certainement fort regrettable pour moi : un correspondant estimé, de plusieurs années, qui s'intéressait fort à la Faune de l'Amérique s'était éteint au plus beau de sa carrière et lorsque les couronnes et les diplômes lui arrivaient de tous côtés.

Voici l'entête ou le sommaire d'un des chapîtres les plus frappants du traité de M. Lescuyer, LANGAGE ET CHANT DES OISEAUX :

"Le CHANT exprime les JOIES de la FAMILLE, de la SOCIETE, de la PATRIE, du BEAU, de la PAIX, de la CUEILLETTE, de la CHASSE, du BIEN-ETRE ; il PROCLAME les GRANDS ACTES de la CREATION et de la VIE.

"Il est très intéressant, y est-il dit, de savoir tout ce que chantent les oiseaux.

"Leur chant est avant tout l'expression du plaisir et du bonheur, et par ses nuances, il exprime qu'il en est le mobile principal.

"De ces nuances, il en est une qui est manifeste pour tout le monde, c'est celle qui a pour objet la plus intime des unions, celle de la famille ; elle débute par la joie des fiançailles, se continue par celle des noces et finit par celle de la maternité, de la paternité et de l'amour filial. Les pontes se renouvellant, ces chants se continuent pendant les trois ou quatre mois du printemps.

"Le plaisir de société est aussi goûté entre individus de même espèce et même entre espèces différentes.

"Le lieu qui se trouve départi à un oiseau pour sa naissance ou sa résidence habituelle a encore pour lui un attrait particulier.

"Il goûte les plaisirs du beau.

"Soumis lui-même à des éliminations régulières, il apprécie d'autant plus les bienfaits de la paix. Eliminateur, il aime la chasse, il aime la cueillette. Comme tous les animaux, il aime le bien-être. Toutes ces nuances de faits, de plaisirs se retrouvent dans le chant des oiseaux......

"Le chant des oiseaux a une puissance à laquelle personne n'échappe.........

"Si un acte de la vie des oiseaux merite d'être accompagné de joie, c'est celui du renouvellement et de multiplication des espèces, de la participation à la création perpétuelle d'une partie du monde.

"Or, nous voyons que, dans les phases diverses de la reproduction, les oiseaux, en général, donnent la meilleure partie de leur chant.

"Il y a d'abord les promesses de mariage faites et acceptées librement, nullement déterminées par la richesse d'une dot ou des espérances ambitieuses, mais uniquement inspirées par les attractions du cœur.

"Ensuite les noces qui duren autant que la ponte, pendant lesquelles l'ardeur, l'entrain et la constance donnent lieu à d'étourdissantes chansons.

"Arrive bien vite l'incubation, l'élevage des petits au nid et hors du nid, période relativement longue et pendant laquelle les chants retentissent encore.

"Tandis que l'épouse devenue mére est comme enchainée à ses œufs, le mari, embrasé à son tour de l'amour paternel, monte sur son observatoir et, les yeux fixés sur le berçeau auquel sont confiées tant d'espérances, il veille, et, quand il le faut, il porte de la nourriture à la mère. Pendant l'élevage des petits malgré les fatigues et les peines, il chante encore à gorge déployée. Les garçons et les fillettes sont si intéressants !

"A chaque ponte mêmes manifestations, et ainsi passe le printemps au milieu des chants de famille des oiseaux.

"Après l'élevage, la famille se disperse et part bientôt pour l'exil, adieu les chants.

"Cependant tout n'est pas fini avec cet esprit de famille, il y a encore une phase importante des relations de société.

"Dès la fin de juillet, les moineaux jeunes et vieux se montrent en bandes qui, soir et matin, ont les conversations les plus animées et les plus enjouées.

"Les hirondelles forment parfois par leur nombre des espèces de nuages. Les alouettes habitant la même contrée se complaisent à mêler leurs chants.

"Autre satisfaction. Malgré ces facilités de locomotion, l'oiseau ne se déplace pas sans quelque peine, il ne connait si bien les ressources du pays qu'en y séjournant.

"Cela est surtout vrai, quand il y a un nid à faire, une famille à élever. Par la force des choses, il plante donc sa tente sur un point quelconque des contrées préparées par son espèce. Ce lieu n'est pas pour lui un simple terrain qui rappelle et renouvelle par le souvenir tous les bienfaits dont il a joui ; mais on ne peut pas douter que l'oiseau n'ait un culte particulier pour l'arbre sur les branches duquel lui et ses petits ont été bercés, pour les plantes qui lui ont fourni la nourriture, pour le lieu où il a éprouvé tant de jouissances.

"Aussi la règle générale est qu'il revient au même lieu ; l'hirondelle rustique à son arrivée se plait à gazouiller les joies du retour dans la patrie.

"Inconstestablement encore l'oiseau perçoit le beau, sans doute pas à notre façon ; mais il en jouit et le proclame dans ses chants.

"Pourquoi le beau plus que le monotone et le laid ne serait-il pas, même pour les oiseaux, la forme de ce que leur imagination peut concevoir de plus grand, de plus puissant, et de meilleur.

"En effet, l'alouette chante la lumière et le soleil. La fauvette à tête noire dans une jolie chambrette de verdure ne peut contenir sa joie.

"Comment ne pas encore chanter la cueillette des fruits. Ecoutez plutôt ces chardonnerets qui fredonnent leurs petits airs en cherchant les graines dans le coton des plantes.

"S'il aime la cueillette, l'oiseau adore la chasse, c'est la chasse permanente. L'ouverture commence au sortir du nid et il n'y a d'autre clôture qu'à la mort. Les jours de chasse ne comptent pas dans la vie, disait Abd-el-Kader ?

"Que ne doivent pas être alors les transports des oiseaux chasseurs. Aussi écoutons ces cris de fanfares et d'hallali de l'hirondelle, suivis quelquesfois de gazouillement gracieux et joyeux.

"Par cela même qu'il est chasseur, l'oiseau apprécie d'autant plus le bonheur de ne pas être chasser.

"Quand une grive a échappé à un busard et qu'elle est revenue de sa frayeur, ce qu'elle chante n'est-ce pas l'hymne de la paix ?

"Il n'est pas défendu assurément à un oiseau de bien dîner, de bien dormir et d'en être satisfait au point de le dire et de le chanter. Aussi le pinson semble souvent entonner la chanson de table et au réveil les moineaux sont quelquesfois dans une jubilation étourdis-

sante ; les festins perpétuels des oiseaux leur donnent des joies sans borne.

"Enfin quand les oiseaux, au moment des migration et des gelées printanières ont été à l'épreuve du froid, ils apprécient d'autant plus la température chaude ou modérée— :les hirondelles en s'étalant au soleil, gazouillent agréablement

"Est-ce là tout ce qu'exprime le chant des oiseaux?

"Rappelons-nous ce que nous avons dit. Dieu a fait avant tout de l'oiseau un éliminateur et ainsi un serviteur de l'homme ; mais les actes qu'en cela il accomplit sont en même temps indispensables à sa vie et à son bien-être.—Il est donc très-intéressé à s'acquitter de sa tâche d'éliminateur et, quoique d'une manière inconsciente, il la remplit parfaitement.

"De même, quand ce gracieux animal chante, il a le plaisir d'exa ter et ainsi de doubler son bonheur, comme aussi de le manifester à sa famille et à d'autres oiseaux ; mais ce serait s'arrêter à la surface des choses que de ne pas voir d'autre signification à un si grand fait. Si les fleurs ont été crées non pas pour elle-mêmes, mais afin de porter des parfums et d'étaler sous nos regards les formes les plus gracieuses unies aux couleurs les plus éclatantes, les oiseaux ont éte chargés de donner de merveilleux concerts."

Avouez-le avec moi, cher M. Kirby, l'oiseau a trouvé dans M. Lescuyer un aimable et un ingénieux biographe. Nous y revien drons.



LETTRE VII.

SILLERY, Juin, 1888.

Hail to thee, blishe spirit,
Bird thou never wert
That from heaven or near it
Pourest thy full heart.
The Skylark—SHELLY.

J'*entend user* librement du laisser-aller du genre épistolaire : pardonnez-moi donc mes digressions.

Aujourd'hui, je vais vous relater un incident de voyage qui m'a laissé une impression bien vive : il s'agit d'un ami de notre enfance, au beau pays de nos aïeux : le *skylark* d'Angleterre, *l'alouette des champs* de la vieille France.

Que fois, sans doute, enfant, vous avez devancé l'aurore, pour écouter les roulades de cet incomparable ménestrel, libre à l'état de nature ; moi, moins heureux, une seule fois exceptée, je ne l'ai jamais entendu chanter qu'en cage.

M. Henry Knight, tailleur, rue du Palais, bien connu à Québec, et grand amateur d'oiseaux, avait réussi à élever, vers 1865, des couvées d'alouettes en captivité : les mâles chantaient à ravir.

L'alouette d'Europe, comme vous savez, est un oiseau célèbre. Ce fut l'emblême national des Gaulois ; elle dut les suivre avec l'aigle romain, sous Brennus, à la conquête de Rome. Jules César avait, paraît-il, levé dans les Gaules, une légion de guerriers d'élite, lesquels portaient sur le casque, une alouette ; c'est pour cette raison que cette légion prit le nom de l'*Alanda*. L'alouette de France a trouvé un biographe, un chantre digne d'elle dans Toussenel, de même que sa sœur, d'au delà la Manche a inspiré les bardes d'Albion, Shakespeare, Wordsworth (*) Shelley, Burns, Bloomfield. Une fois seule, il m'a été donné d'entendre ce prince du chant, libre et planant vers la nue ; devinez où ? Je vous le donne en mille.

Up with me! Up with me! into the clouds
For thy song, Lark, is strong.
WOODWORTH.